

# MAGADAN

## « DÉBARCADÈRE DE L'ENFER »

OLIVIER ROLIN

*Port de la mer d'Okhotsk au nord-est de la Russie, Magadan fut l'une des capitales de l'archipel du Goulag. Des centaines de milliers de prisonniers ont été déportés dans les camps de la région, transitant par cette ville que Chalamov décrit comme « le débarcadère de l'enfer ». Magadan ou le vestige du totalitarisme stalinien.*

On vole longtemps vers l'est, quelque neuf heures depuis Moscou, et huit fuseaux horaires. Vers la fin, la lueur de l'aube fait bleuir la neige couvrant des montagnes extrêmement froissées, ridées. Fripée aussi, comme une vieille pomme, est la bonne tête de Galina, ma voisine, qui rafle pains et gâteaux secs du petit déjeuner en prévision des huit heures de bus l'attendant pour rentrer chez elle. À l'aéroport de Magadan, un panneau vous accueille : « Bienvenue à la Kolyma, cœur d'or de la Russie. » L'or reste, avant les pêcheries, la principale ressource de l'oblast de Magadan. La mort du précédent gouverneur, assassiné par balles, a sûrement quelque chose à voir avec les profits dégagés par l'exploitation du fabuleux métal. Autrefois, c'étaient les déportés qui l'arrachaient au sol gelé. Mains soudées par le froid au manche de la pioche. La Kolyma était une immense mine d'or.

La *trassa*, la piste que les détenus prenaient pour gagner les différents camps dispersés dans la taïga – Djelgala, Arkagala, Djankhara, Nexikane, Kadyktchane, Oltchane, Orotukane, Verkhni At-Ouriakh, Elguen (camp de femmes), etc. –, est à présent une mauvaise route qui file vers Iakoutsk, à quelque 1 850 kilomètres. Elle franchit la rivière Magadan, à gauche flamboient les bulbes – d'or, naturellement – de la toute nouvelle cathédrale, devant, la ville se disperse sur des collines dominant la mer d'Okhotsk. Petits immeubles de béton sale, baraques de bois, talus et ornières de neige boueuse où clapotent pneus et bottes, palissades de tôle, tout assez épars et déglingué. La cathédrale resplendit à une des extrémités de la place centrale, derrière l'ancien siège du Dalstroï, la direction de la construction du Grand Nord, une succursale du NKVD qui exerçait l'autorité absolue sur les déserts glacés que traverse le fleuve Kolyma : 2 millions de kilomètres car-

rés à l'est de la Lena, sur lesquels ont été déportés, de 1932 à 1957, un million d'hommes (chiffre officiel). De l'autre côté de la place, la « Maison Blanche » ou « maison Vaskov », le siège-prison du MGB (ministère de la Sécurité de l'État), abrite aujourd'hui la Douma régionale. « Quand on disait de quelqu'un : "Il a été à la maison Vaskov", cela signifiait qu'il avait séjourné dans un cercle de l'enfer », écrit Evguénia Guinzbourg dans *Le Ciel de la Kolyma*<sup>1</sup>. Et son fils, Vassili Axionov, qui vint la rejoindre à Magadan à l'âge de quinze ans : « La sécurité de Magadan aimait son confort et s'était installée dans une maison à quatre petites colonnes doriques. Elle ressemblait à l'hôtel particulier de quelque hobereau<sup>2</sup>. » Ici, un scrupule m'oblige à préciser : je crois avoir identifié la maison Vaskov (quatre colonnes doriques, en effet), l'ancien siège du Dalstroï, etc. Mais je n'en suis pas absolument sûr. Peu de gens, pendant le peu de jours que j'ai passés à Magadan, ont été capables de me donner des indications précises sur la topographie du Maglag (*Magadanskié Laguéria*, les camps de Magadan). Où était, par exemple, le camp « de la Quarantaine », où les déportés étaient regroupés à leur descente de bateau ? Le seul bâtiment incontestablement reconnaissable est celui du « palais de la Culture », avec ses statues de bronze sur le toit, « un marin, un mineur, une trayeuse, un soldat, "ceux qui ne boivent pas" comme on les nommait en ville<sup>3</sup> ». La volonté d'oubli, d'effacement, est immense, multiple, minutieuse. On ne sait plus,

\* OLIVIER ROLIN est écrivain. Il est notamment l'auteur de *Tigre en papier* (Seuil, 2002) et de *Suite à l'hôtel Crystal* (Seuil, 2004).

on est las de cette histoire terrible, survivre aujourd'hui est assez difficile comme ça. Il y a bien un monument aux déportés, d'ailleurs

hideux, le « Masque de la douleur » (маска скорьби) mais il a été dressé au sommet d'une colline où personne ne passe. « Les documents de notre passé sont anéantis, les miradors abattus, les baraques rasées de la surface de la terre, le fil de fer barbelé rouillé a été roulé et transporté ailleurs », écrit Chalamov dans ses *Récits de la Kolyma*<sup>4</sup>. « Avons-nous jamais été ? »

Le centre de la ville, avec ses inévitables façades gréco-soviétiques, s'étend autour des perspectives Lénine et Karl-Marx – respectivement ex-chaussée de la Kolyma et perspective Staline. À leur intersection s'élève toujours la « maison de cinq étages, en pierre, qui a peut-être été la première de la ville », et qu'Evguénia Guinzbourg a contribué à construire en 1940. Au rez-de-chaussée, une salle de jeux et un *traktir*, un bistro nommé Svoboda, « Liberté ». L'auteur du *Ciel de la Kolyma* rapporte ce paradoxal attachement des déportés pour ce qu'ils ont construit sous la contrainte. Lorsque, libérée, elle revient à Magadan en 1947, le spectacle de ce qui semble « presque une vraie ville » l'emplit d'exaltation : « Quelle énigme que le cœur humain ! Je maudis de toute mon âme l'homme qui a imaginé d'édifier une ville sur cette terre éternellement gelée, en la réchauffant avec le sang, la sueur et les larmes de tant d'innocents. Mais en même temps, c'est indéniable, j'éprouve une espèce de fierté stupide... Comme il a grandi et embelli depuis sept ans, notre Magadan ! » Au-delà d'un rond-point piqué d'une énorme antenne en treillage métallique, la perspective Lénine devient une route qui plonge vers la baie de Nagaïevo, serrée dans la pince de deux caps enfarinés. À gauche, un quartier de baraques en bois, hérissé de poteaux télégraphiques, de grêles cheminées,

## Sur un mur, une inscription à la peinture rouge d'un humour magnifique : « Tout va mal, pourquoi pas la Révolution ? »

empanaché de fumées, noir entre les talus de neige, porte le nom de « Shanghai » (personne ne saura me dire pourquoi cette appellation poétique, qu'atteste déjà Axionov). À droite, étagés jusqu'à la mer, les immeubles lépreux d'une cité. Sur un mur, une inscription à la peinture rouge d'un humour magnifique : все плохо, что не революция ? « Tout va mal, pourquoi pas la Révolution ? » Au bas de la route, parfaitement incongrue, une baraque « Hot Dog Pizza » surmontée d'un hamburger géant en plastique. La mer, pas encore complètement gelée, a la consistance d'une purée grise, grumeleuse, soulevée de lentes ondulations. Le soleil traîne très bas dans un ciel violet nébuleux, surmonté d'une colonne de feu (et l'on se prend à songer, si l'on est tant soit peu lecteur du Nouveau Testa-

ment, à ces versets de Matthieu [XV, 39 à XVI, 4] : « Et après avoir renvoyé les foules, il monta dans le bateau et vint dans le territoire de Magadan. Et les pharisiens et les saducéens s'avancèrent et, pour le mettre à l'épreuve, lui demandèrent de leur montrer un signe parti du ciel. Répondant, il leur dit : "Le soir venu, vous dites : *Beau temps, car le ciel rougeoie* ; et le matin : *Aujourd'hui orage, car le ciel rougeoie tristement*. Vous savez discerner le visage du ciel, et les signes des temps, vous ne le pouvez pas ! Génération mauvaise et adultère qui recherche un signe !" »). Une femme mélancolique erre sur la grève. Elle est venue en 1971, « pour un homme » qui l'a quittée, elle était couturière mais n'a plus de travail, elle aimerait vendre son appartement et retourner à Voronej, mais où trouver un pigeon qui veuille acheter à Magadan ? Le long du rivage une zone de cabanes en bois, en tôle, aux toits frangés de fanons de glace, encombrée de ferrailles, d'épaves, de vieux bidons de fuel. C'est là ce que Chalamov appelle « le débarcadère de l'enfer ». L'unique voie d'accès à la Kolyma était maritime, cinq ou six jours à fond de cale depuis Vladivostok : c'est pourquoi les *zeks* parlaient du « continent » pour désigner Vladivostok et ses camps de transit, comme s'ils étaient eux-mêmes sur une île. Jusque dans le milieu des années 30, le transport mouillait dans la baie de Nagaïevo, et les déportés étaient débarqués dans des chaloupes, à un appontement qu'on voit encore, à demi écroulé. Puis on leur fit construire les quais d'un modeste port, à l'ouest de la baie, et le navire accostait. « Les colonnes de détenus s'étiraient vingt-quatre heures sur vingt-quatre à travers toute la ville, du port jusqu'à la Quarantaine » (Axionov).

Si l'amnésie, parmi les habitants, est la règle, il faut reconnaître que le musée de la ville, sur Karla Marksa Prospekt, n'y participe pas. Plusieurs salles y sont consacrées aux camps. On y voit des photos d'Édouard Pétrovitch Berzine, le fondateur du Dalstroï, sanglé dans une vareuse à ceinturon de cuir : personnalité étonnante de vieux bolchevik sans scrupule ni état d'âme, artiste peintre d'occasion, secrétaire de Dzerjinski, garde du corps letton de Lénine, dont il a la calvitie et le bouc, arrêté en 1937, fusillé en 1938 comme « espion japonais ». Il sillonnait les pistes de la Kolyma dans une Rolls Royce qui avait appartenu à Nadejda Kroupskaïa, la veuve de Lénine. « Un esthète, comme tous les tchékistes de l'époque », commente Chalamov qui raconte sa fin – ou plutôt sa disparition du monde visible – dans le récit intitulé « Khan-Guireï » : convoqué de Magadan à Moscou en novembre 1937, il prend le Transsibérien. « Tout près de Moscou, à Alexandrov, par une nuit glaciale de décembre que balayait une tempête de neige, Berzine descendit sur le quai. Et il ne regagna pas son compartiment. » On voit aussi des photos du général Nikichov, son successeur de 1939 à 1948, et surtout d'Alexandra Romanovna Gridassova, sa « jeune et jolie épouse » au dire d'Evguénia Guinzbourg qui l'appelle la « souveraine de la Kolyma ». Si Nikichov a bien une grosse gueule barrée d'une petite moustache hitlérienne

qui correspond au signallement qu'en donne Chalamov (« un homme mou et corpulent »), Gridassova, qui affiche une tête de cantatrice grassouillette sur un uniforme sanglé d'un large baudrier, ne semble pas aussi charmante qu'il est dit dans *Le Ciel de la Kolyma*. Elle se piquait d'inclinations artistiques et avait à ce titre la haute main sur le théâtre et les « brigades culturelles ». Cette « romantique komsomole » devint rapidement une « bête sauvage », selon Chalamov qui la nomme, lui, Rydassova. C'est cependant à son intercession qu'Evguénia Guinzbourg, libérée en 1947, avant d'être arrêtée de nouveau en 1949 et condamnée à la relégation perpétuelle, dut de pouvoir faire venir son fils à Magadan.

On voit aussi, parmi les objets exposés au musée, des brouettes en bois grossièrement construites, l'instrument de base, avec le pic et la pelle. Son autre nom, c'est « la machine de l'Oso » – *Ossoboïë soviechtchianié*, la « Conférence spéciale », tribunal du Guépéou-NKVD. « Je suis revenu de la Kolyma sans avoir acquis aucune connaissance ni appris aucun métier. En revanche, il y a une chose que mon corps sait faire et qu'il n'oubliera jamais : c'est pousser, rouler une brouette. » C'est Chalamov qui l'écrit, dans un récit intitulé, précisément, « La Brouette », et qui est une étude extrêmement minutieuse sur les différents types de brouettes et les différentes façons de s'en servir, d'y adapter son corps de façon à économiser l'effort : mode d'emploi dont dépendent, en fin de compte, la mort ou la survie du rouleur. Une étoile de bois garnie d'ampoules électriques rouges, qui ornait la porte d'un camp, fait songer au vers d'Akhmatova dans *Requiem*<sup>5</sup> : звёзды смерти стояли над нами, « les étoiles de la mort planaient sur nous ». Dans une vitrine, l'ordre n° 14968, l'ordre d'arrestation de Varlam Chalamov émis par le NKVD le 12 janvier 1937, dans une autre des « certificats de mort » (свидетельство о смерти) postdatés : tel, qui a été fusillé en 1938, est donné pour mort d'un arrêt du cœur en 1944. En 1938, sous le successeur de Berzine à la tête du Dalstroï, le colonel Garanine, les pelotons d'exécution fusillaient sans relâche. Chalamov : « Pendant des mois, de jour comme de nuit, lors des appels du matin et du soir, on lut d'innombrables condamnations à mort. Par un froid de moins cinquante, les détenus musiciens – des droits communs – jouaient une marche avant et après la lecture de chaque ordre. Les torches fumantes ne parvenaient pas à percer les ténèbres et concentraient des centaines de regards sur les minces feuillets couverts de givre porteurs des horribles messages. » Garanine finit fusillé à Magadan comme « espion japonais » : il « fut un des innombrables bourreaux de Staline, tué par un autre bourreau au moment voulu ».

Vassili Ivanovitch Kovalev ne décolère pas contre la volonté d'oubli des habitants de Magadan, et surtout contre l'organisation de l'amnésie par les autorités. C'est un petit homme prodigieusement énergique, vif, agité, volubile. Marié une première fois pendant dix-huit ans, il en a eu

assez, s'est remarié avec une jeunesse de trente ans sa cadette, en a eu une fille (il sort sa photo : une mignonne blondinette à casquette CNN) qui a à présent dix ans, que sa mère, dont il est séparé, ne lui laisse pas voir, mais il va la rencontrer à la sortie de l'école. Cheveux à peine grisonnants, sourcils broussailleux, nez busqué, dents en

## C'était l'endroit où on fusillait. Les gens qui habitent ici, personne ne sait ce que c'était, tout le monde s'en fout.

métal blanc, Vassili Ivanovitch, à soixante-quatorze ans, pète le feu. Il se moque de ma veste fourrée et de ma chapka en poil de loup : lui, le froid, il connaît, il se balade avec pour toute veste une chemise canadienne verte et un béret basque comme couvre-chef. « Tant que les oreilles ne gèlent pas, ça va. » Il a été tractoriste dans un kolkhoze, docker, marin – sur un bateau qui s'appelait le *Félix Dzerjinski...* –, maçon, pompiste à l'aéroport, ouvrier à la distillerie de vodka et dans une entreprise aurifère. « Marin ou maçon, la seule chose qui m'intéressait, c'était l'anéantissement du régime soviétique. » Il était membre militant d'un « parti démocrate de Russie » dont j'entends parler, je l'avoue, pour la première fois. Il me montre une photo de lui jeune, en borsalino, assez play-boy, petit mariolo, un rien voyou. Né à Odessa, Vassili Ivanovitch a de qui tenir, en fait d'antisoviétisme. Son père, un petit koulak, a été déporté en 1930 en Nouvelle-Zemble. Il s'est évadé à la faveur d'une révolte, est revenu à Odessa déguisé en femme. Reconnu, arrêté de nouveau, fusillé le 13 octobre 1933. Sa mère tente de se suicider en se jetant avec lui, tout enfant, sous le tramway. Hôpital, ils survivent. « C'est ainsi que se termine l'épopée de mes parents. » La sienne commence en 1952, date à laquelle il est arrêté, à l'âge de vingt-deux ans. D'abord déporté aux mines de nickel de Norilsk, dans le Grand Nord sibérien, il débarque à Magadan le 7 septembre 1953 : « Il y avait des grillages pour nous empêcher de sauter à l'eau, des chiens. On marchait par groupes d'environ deux cents, puis on s'asseyait en haut de la côte. Il n'y avait là que des tentes et des baraques, à l'époque. »

Vassili Ivanovitch, lui, lit partout, sous la topographie de la ville actuelle, celle de la capitale du Maglag. « Ici, c'était l'infirmerie du camp n° 18, c'est un bâtiment qui date de 38 ou 39 » : il désigne une longue maison basse au toit un peu plié couvert de tôle, entourée par des immeubles de cinq étages assez détériorés. Dans les années 60, ça a été un jardin d'enfants ; à présent, c'est squatté. Plus bas, sous les immeubles : « C'était l'endroit où on fusillait. Les gens qui habitent ici, personne ne sait ce que c'était, tout le monde s'en fout. » Un soleil froid, blanc, passe au-dessus

de la colline, faisant fulgurer les dizaines de bouteilles de bière mordorées qui jonchent la neige. Plus loin, Vassili Ivanovitch me mène dans un carré piqueté de sapins, entre des immeubles gris. « Là, il y avait une maison dans la cave de laquelle on fusillait. En 1962, on l'a fermée et on a ensablé la cave. Puis c'est devenu une coopérative de menuiserie, puis on l'a rasée et on a asphalté, il y a un an. »

## « Personne ne criait, aucune plainte. Il ne fallait pas parler : quand tu parles, tu perds des calories. »

De l'autre côté de la rivière, sur une colline au sud de la *trassa*, Vassili me guide jusqu'à une grande bâtisse abandonnée, à un étage, en briques recouvertes de crépi, aux ouvertures béantes quadrillées de fortes grilles. Tout autour, l'environnement habituel de petits immeubles pouilleux, de baraques, d'épaves automobiles. C'est le « camp du kilomètre 4 », construit sous Berzine. Vassili sort une lampe de mineur d'un sac de plastique noir, il déblaie la neige qui masque un soupirail, et nous voici au sous-sol. Le sol est couvert d'une glace sombre, parfaitement lisse et transparente, profonde, à travers laquelle on aperçoit des tas de choses, ferrailles, pneus, godasses. « Ici, dit Vassili, il y avait cinquante personnes, debout, serrées les unes contre les autres. Le sol était toujours couvert d'eau, venue d'un canal. On avait droit à 200 grammes de pain par jour. » On entre en se courbant dans une cave d'environ 4 mètres sur 8. La porte aux gonds énormes, à l'énorme loquet, est en tôle d'environ 10 centimètres d'épaisseur, découpée d'une ouverture rectangulaire pour passer la nourriture. Le plafond est à environ 1,90 mètre. Il y fait complètement noir. L'armature métallique des châlits est encore là, rouillée, sur deux niveaux. Le sol est couvert de glace noire (là, on pense au Cocyte de Dante), les murs et le plafond scintillent de cristaux de givre (Chalamov : « Au bout d'une heure on nous conduisit dans l'isolateur du camp, glacial et sans chauffage. Du givre couvrait les murs et le sol était gelé »). « Voici la cellule où j'ai passé quatre mois », commente Vassili. L'émotion lui coupe la respiration. « On était une quarantaine là-dedans. Des types s'accroupissaient pour mourir, les bras croisés, se balançant un peu sur leurs pieds, et quand ils ne bougeaient plus, ils étaient morts. Une douzaine sont morts comme ça. Personne ne les aidait. Personne ne criait, aucune plainte. Il ne fallait pas parler : quand tu parles, tu perds des calories. Je faisais tout pour essayer de garder des forces. » À l'étage, une pièce dévastée, jonchée de gravats, de boîtes de conserve, de bouteilles est l'ancien bureau du chef du camp, un droit commun qui tuait les détenus de sa propre main. « Se souvenir du mal d'abord, et du bien ensuite. Se sou-

venir du bien pendant cent ans, et du mal pendant deux cents ans » : telle est l'âpre leçon que Chalamov retire de la Kolyma. Pourtant, en Russie même, la mémoire du mal tend à s'estomper. Avec nous, pour visiter le camp du kilomètre 4, il y avait un député du parti démocratique Iabloko, « La Pomme ». Un brave type d'une quarantaine d'années, un peu lourdaud, qui n'avait pas la vie facile à la Douma, seul député d'opposition aux poutiniens. Il n'en revenait pas. Jamais il n'aurait cru que, dans sa ville, il y avait eu de si terribles geôles... Et si la maladie de l'oubli frappe la Russie, avec combien plus de virulence sévit-elle chez nous... Tout le monde ou presque, et c'est tant mieux, connaît le nom d'Auschwitz, à qui celui de Kolyma évoque-t-il une autre énorme machine à avilir et tuer ? Dans quelles écoles l'enseigne-t-on ? Le communisme n'a pas toujours eu l'apparence insignifiante de Marie-George Buffet. Il n'a pas toujours été un groupuscule qui rappelle aux éléphants socialistes qu'il convient de gauchir leur discours. Il a été infiniment plus que cela, une espérance planétaire, et bien pire, plus sinistre que cela. Il ne s'agit pas de « comparer » camps nazis et soviétiques, le mot même de « comparaison » est déplorable, avec les images de froide évaluation qu'il entraîne. La mort de masse n'est pas une marchandise, une chose susceptible d'être pesée. Il s'agit en revanche de garder à l'esprit les témoignages de ceux qui, comme Margarete Buber-Neumann, ont connu les deux systèmes concentrationnaires<sup>6</sup>. Il s'agit de continuer à réfléchir aux pages admirables de Vassili Grossman, à s'interroger sur les paroles terribles que Liss, l'Obersturmbannführer du camp de concentration, adresse au vieux bolchevik Mostovskoï, dans *Vie et Destin*<sup>7</sup> : « Ici, chez nous, vous êtes chez vous [...]. Nous sommes vos ennemis mortels, oui, bien sûr. Mais notre victoire est en même temps la vôtre. Vous comprenez ? Si c'est vous qui gagnez, nous périrons, mais nous continuerons à vivre dans votre victoire. » Il s'agit de continuer à se demander s'il n'y a pas dans cette dialectique sinistre quelque vérité, ce genre de vérité qui engendre non la certitude militante, mais le doute, que connaît – pour le rejeter aussitôt – Mostovskoï : « Et si les doutes qui s'emparaient parfois de lui, tantôt timides, tantôt destructeurs, étaient justement ce qu'il y avait de plus honnête, de plus pur en lui ? [...] Et si c'étaient eux qui contenaient le grain de la vérité révolutionnaire ? C'étaient eux qui contenaient la dynamite de la liberté ! » ■

1. Seuil, 1980.

2. Vassili Axionov, *Une brûlure*, Gallimard, 1983.

3. *Ibid.*

4. Verdier, 2003.

5. Éditions de Minuit, 1966.

6. Margarete Buber-Neumann, *Déportée en Sibérie*, Seuil, 1986 et *Déportée à Ravensbrück*, Seuil, 1988.

7. *L'Âge d'homme*, 1983.